

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes (1973-1979)

Juan Garcia

Volume 22, numéro 1 (127), janvier–février 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garcia, J. (1980). Poèmes (1973-1979). *Liberté*, 22(1), 57–70.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1980

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

poésie

Poèmes (1973-1979)

JUAN GARCIA

PSAUME

à mon ami Jacques Brault

Mon Dieu

J'ai tout perdu

mes amis les plus proches sont morts de solitude

et ma misère est grande comme une symphonie

j'ai tout perdu

jusqu'aux petites miettes de pain

que m'ont laissé des hommes rassasiés

et j'attends toujours des mots venus d'ailleurs

et des phrases lointaines colportées par des anges

or je ne vois plus rien

que moi-même déchiré mis à nu

parmi le vent de tout et le malheur des autres

je ne vois que ce corps toujours le même

et marchant dans cette absurdité parfaite

dont la dimension me tue

Mon Dieu

ai-je donc si peu de vie pour ne vouloir que mort

et désir d'infini malgré mon peu de foi

je le sais maintenant

tout est bien dans cet azur si fin

et passent les années sans que vienne ma mort

Mon Dieu

je ne suis qu'une infime présence
un sable égaré dans ta paume
et tout ce temps qui tue l'amour
me tue pareillement comme une armée malade
et me renvoie ses bouffées mortes dans le coeur
Mon Dieu

où en suis-je donc de cette idylle avec le ciel
où en suis-je donc de ce soleil qui brille en moi
j'ai la folie dans l'âme
et les cheveux tous noirs de cette nuit
quand finira ce songe dans lequel je m'attarde
ces couloirs trop rectilignes pour être vrais
ce visage que j'ai ouvert à tous les vents
et moi encore assassiné dans la lumière
et moi toujours vaincu par l'aube qui révèle
Mon Dieu

je le sais maintenant
je le sais pour de bon
je ne suis rien que ce que j'ai cru être
une usure de la vie sans que personne n'eût songé
un vide immense ne recouvrant que l'âme
et toujours ce ressac dans la mémoire
cette illusion de naître
aveugle les bras en croix
parmi des hommes occupés à se convaincre
que rien n'est aussi important que le travail
humain et la vie qui s'ensuit
et les moules parfaits que nous sommes les uns des autres
et tout cela dans le vent et la pluie
et la misère aboyant derrière nous
comme un chien se traînant dans le brouillard

Mon Dieu

je n'ai plus que des murmures d'homme
dans ma bouche
et des voix me parviennent qui ne sont plus d'ici
ou d'ailleurs mais du ciel
ou de quelque endroit près du ciel
tant et tant que je ne sais que dire en moi
et ces oiseaux qui passent semblables à des idées
sorties d'un cerveau trop peu humain
et pas assez céleste
et moi même encore visité par la neige
et par des indices de neige
au point que je crie dans mon sang
la blancheur toute blanche des oiseaux

Mon Dieu

me voici venu au lieu de la souffrance
et ma tête est déjà morte à elle-même
ne disant plus que le frisson d'un arbre
sous la cognée du tonnerre
et cette famille de moi
qui me regarde les yeux baissés
cette famille de moi qui me ressemble tant
que j'en perds la notion de mon âme

Mon Dieu

ton souffle n'a-t-il pas habité
du moins une infime partie et la poussière d'être
pour que je sois ainsi vivant et donnant vie
je n'ai déjà que du sel au fond des yeux
et mon cœur ne bat plus selon moi
mais par un rythme tout à fait tien
vois
je marche depuis peu là où je n'aurai marché
le vent dans les paupières
et le soleil au fond de mes vertèbres
image moi-même d'une autre image
celle-là tout à fait tienne
malgré la pesanteur du monde

(septembre 1974)

LES GRANDES ESPÉRANCES

Ces enfants vêtus d'ombre qui marchent en silence
accompagnés de femmes aux chevelures d'astres
quand le soleil maquille le paysage d'or
et que des incendies recouvrent toute chair
tu les as vus par éblouissement de l'oeil
toi qui montes ici pour achever ta race
et qui n'as pas trouvé la rouge descendance

et maintenant tu sais quelle eau claire est levée
et pourquoi le vert monte au fond de la forêt
ces enfants seulement qui prient dans les futaies
hériteront ainsi d'un bleu particulier
ils partiront un jour vers un lointain brumeux
afin de déchiffrer l'augure sur les pierres
et l'on ne verra plus que des indices d'herbe
là où ils ont marché de leurs pas ténébreux

(or vois comme le jour se ferme sur ton corps
et comme le vent seul sait répandre la cendre
le brouillard est réduit à son eau fabuleuse
et c'est un chant d'enfant qui provient de la mer)

(mars 1975)

MARTYRS

ils sont morts avec des déchirures au fond des yeux
(la vie est-elle donc moins qu'un acte de brouillard)
et nous vivons encore au niveau de la chair
sans destin pour tout dire et avec déraison
ils sont morts d'une mort de si haute altitude
que nous n'entendons plus leur témoignage d'or
et la nuit tombe ainsi sur la terre solennelle
sans que s'ensuive une eau redoutable pour tous
et que l'ombre s'arrête où personne ne rêve
mais le jour est venu de secouer son sang
et de rendre la terre à son éternité
l'utopie de la mer a trop couvert nos coeurs
pour que nous enfermions nos âmes dans le sable
nous devons désormais nous acquitter du vent
afin que le feu prenne au fond de nos paroles
et que nos corps se rouvrent à la moindre clarté

(avril 1975)

VISION FUGITIVE

Etoiles. Et c'est un jour pesant d'azur qui tombe sur les mers
une image encore due à la pauvre imagination ! Un dé de
pierre qui se casse par terre
et l'on aurait pu croire à la passion des astres comme quelque
brûlure en voie de disparaître
je marche. Et voilà que des paroles creuses me marquent de
diamants, voilà que le froid gagne mon silence
mais ces étoiles, cette étoile innommée dans le ciel est-elle
plus que l'acuité du vide
est-elle plus que l'espace accumulé entre deux roses
pour que je voie ainsi des voiles s'entrouvrir sur des
tombeaux anciens
et qu'un scandale de feux m'arrive dans les yeux
Etoiles. Oui et l'on aurait pu dire le nom exact et glacial du
cristal
s'acheminant dans la chair où le bleu est éteint
et l'on aurait pu dire la folle réverbération du monde sur un
début de route
mais rien. Plus rien que du miroitement faux sur lequel
s'attardent les ombres
et la disparition du nombre enfermé dans ses calculs
Etoiles. Ce fut un mot. Et maintenant je vois le jour : une
pâle ressemblance avec le cristallin, avec l'outrageant
verniss des glaces
mais je n'attends déjà plus rien qui ne soit d'eau et qui
ne s'attire ainsi des courbes de terroir
je n'ai pu entrevoir qu'une brillance morne, quelque bijou
de rêverie sous lequel s'endorment les amants
et pure aussi pure que du sel l'intelligence nonpareille des
astres

(mai 1975)

PIERRE BERTRAND ME DIT

Cri mort, Oiseau de lune
enfers assujettis au monde
et la mort (ah n'est-ce pas là un lierre de douleur qui envahit
le front)
et toute la bouche qui forme le seul mot homme à jamais dit
et quelle vigueur du vent comme un souffle châtain qui
entre dans le corps
aussi n'ai-je pas dit une pensée à droite de la vie !
oui ! et pourtant cri mort. Désespérance nocturne
du signal feu vert précipité en bas de l'homme
et l'inscription fatale n'étant ni d'ici ni d'ailleurs mais
seulement selon le bois
or la vie étend encore son règne
sur des tranches de bleu n'étant pas horizon
ni pas même grillage de brouillards
et des statues anciennes prennent forme déjà par le plus haut
des rêves
depuis longtemps quelque fou poète a cessé de voir
et ne voyant pas voit la négation des âmes
et terreuse beauté
la terre entrant dans son drame profond
telle une promesse d'eau doutant trop d'elle avant de s'en
aller

(février 1976)

CHEMINEMENT

Ma vie couchée sur une page
— chaque mot y est une blessure
arrachée à mon corps

ma vie seulement belle
de vivre, sans dépôt d'ombre
le long de son chemin

ma vie ? et longuement le rêve
de mourir devient le paysage
dans lequel j'erre, mort

(mars 1976)

SONGE

mon corps descendu dans la nuit
par je ne sais quel sortilège
ni quelle fuite d'ombre
éternels, en ce lieu

et tout ce marbre est comme en vie
selon que l'eau coule alentour
ou que les arbres le couronnent
de fraîcheur, avec étrangeté

or la mort passe sûre
elle, comme un vent réparateur,
dans quelque allée heureuse
d'être battue de pluie

(avril 1976)

D'AVANTAGE MOURIR

Je vais à la rencontre de ma mort
ainsi dévêtu de corps et d'âme
et ne cherchant que l'eau
des choses infinies

(le roc, la pierraille de feu — cet or
retournés à la terre
ne couvriront pas mon corps insecte
adossé à la nuit)

et ces versants de vie
qui me tiennent en rêve
seuls, sont un effet de pente
qui précipite l'âme

(avril 1976)

PENSÉE DU SOIR

Je pense à toi du plus profond de mon enfer
que le soleil tache parfois de sang
et qui survit malgré la mort
de mon âme jour après jour

je pense à toi illustre poésie
fichée au centre de ma vie
comme le premier arbre de la forêt
où rêvent les poètes

(et mon ciel est soudain chargé d'orage
et tout le bleu venu du ciel
un instant bascule dans l'éternité
et mon regard en est chargé)

je pense à toi mort incertaine
qui veut ensevelir mon corps
et je regarde vers la nuit
et la nuit me tourne vers ta porte

(le 23 avril 1978)

NOTICE

for Jacques Brault

*Far away from love
far away from all freedom
here I am
gone to death
between two trees buried in the wind
I, unless the god himself should kill
those birds that last in the sky
and near my heart the bullet
of some gunman
"not lost in loss itself"—all a literature
for the thieves of thunder
—a random for my flesh*

(août 1978)

MYSTIQUE DE L'ESPACE I

L'espace, lieu de toutes les pulsions cosmiques, est aussi la synthèse de tous les systèmes en apparence contradictoires. Il est, bien mieux qu'en expansion, en pleine respiration, et il serait difficile de le concevoir autrement que comme source énergétique propice au développement organique de mondes absolument distincts, quoique participant tous de la même substance. Nous admettons qu'il s'agit bien là de décompositions et recompositions inhérentes à toute forme de vie, et impossibles à fixer dans le cadre d'une dynamique conventionnelle. Je veux dire par là qu'il est erroné d'imaginer autre chose que la singularité à la base de cette puissance. En effet, alors que sur la terre tout se récupère en fonction de données naturelles, et que tout avalement et rejet s'opère avec justice, si je peux m'exprimer ainsi, l'espace est témoin de régénérations continues de type non orthodoxe. Les mondes qu'il sépare et unit à la fois sont en perpétuels affrontements, et son champ est toujours en dérangement et comme désordonné. Non pas en vie mais vécu, et expérimenté, étant à lui-même la valeur objective des différents aspects de son réel, l'espace n'est significatif que dans la mesure où il est aperçu et personnalisé par un esprit de conquête tout à fait « actuel ». Il peut soutenir alors, par une loi du retrouvement, toutes les théories concernant le détachement de sa conduite. Aussi bien il néantise et concrétise à la fois des mondes donnés dont la qualité ne peut être mesurée qu'en fonction d'informations paradoxales, soit, par exemple, que les concepts de vide et de matière par essence s'opposent, soit que la notion d'identité qui doit les distinguer perd de son sens à mesure que ces mondes entrent en chaos par un subtil morcellement de la durée. Or c'est bien par une condescendance de la physique que la planète terre est encore considérée comme le miroir des confrontations spatiales. Voilà pourquoi il y a une coïncidence plutôt qu'une convergence entre ces deux états de grâce : le psychisme terrestre qui du naturel tend vers le surnaturel, et la tendance structuraliste d'un univers cherchant sa finition.

MYSTIQUE DE L'ESPACE II

Mort, et quelques fois le souvenir d'être
plus lointain dans mon sang, mon corps
ouvert aux ultra-sons de l'âme, et à jamais
voué au rayonnement des poudroiements d'étoiles
seul homme tout homme orienté vers l'espace
comme un robot de chair
qui contacte des mondes chaotiques
et le lait des galaxies alimente encore
mon corps qui avance jusqu'au seuil de la mer
elle-même terrestre et poussant sous la lune
ses grands gestes de mer
mais la mer la mer comme une agitation astrale
habite aussi par son eau fabuleuse
les hommes laissés dessous le ciel
pareils aux bêtes d'holocaustes
et le désir de vivre sonne encore dans la ville
où j'erre au hasard de la nuit
aussi constellé que la nuit
ma tête noire inclinée dans la nuit

(le 25 mars 1979)